

REGION DU LAC SAINT-JEAN



Saumons du lac Quinoniche

LE VIEUX MOULIN (*)

De tes murs, vieux moulin, peux-tu dire l'histoire ?
Te souviens-tu du jour, où le feu destructeur :
Jaloux de ta structure, envieux de ta gloire,
Rampait sur tes flancs gris, comme un vil malfaiteur ?

Bien des lustres, depuis, sont venus en cortège,
Assaillir tes parois, brunir ta ronde tour
Et vainement encor, la banquise de neige,
Tente, chaque printemps, d'éviter ton contour.

Le bouillant Saint-Laurent, te jette son écume.
Les entraves d'azur de son flot courroucé :
Tu brises impassible et la vague qui fume
Et le cristal massif sur ta base lancé ;

La flamme a pu ravir ton toit, tes longues ailes,
Tes cylindres durcis par le grain du froment,
Tes cadres de bois brut, tes rustiques poutrelles,
Mais tes cailloux ternis ont sauvé leur ciment ;

Et, vigilant gardien, posté sur le rivage,
Près des sables dorés et des frères roseaux,
Ton vaste bouclier couvre le voisinage,
Ses nids, ses toits, sa ville au bas des bleus coteaux.

Contre l'élan fougueux de l'errante banquise
Moulin, longtemps encor, protège ta cité,
Veille sur ses décors, sur ses foyers qu'attise,
Le sourire invitant de l'hospitalité !

Et, quand tu sentiras tes massives assises,
Fléchir comme un rocher, miqé par le flot vert ;
Quand des mille fragments de tes murailles grises
Le gazon refoulé se verra recouvert :

Pourrais-je, vieux moulin, en voyant tes ruines,
Te refuser, ingrat, un hommage empressé ?
Oublier, sous tes murs, mes courses enfantines
Et ne point évoquer ton glorieux passé ?

Ch. M. Ducharme

Les écrivains de toutes les littératures

LE RÉV. PÈRE DIDON
(Voir gravure)

Le Père Didon, qui vient de publier un ouvrage important intitulé "Jésus-Christ", est une des personnalités les plus marquantes de l'Eglise catholique en France. Cet orateur, dont l'éloquence de grande envergure rappelle celle de Lacordaire, a une cinquantaine d'années. Il est natif du Touvet, petit village de l'Isère, situé au pied des montagnes qui bordent la belle vallée du Grésivaudan. De complexion robuste, solide comme un monta-

(*) Ce moulin, situé sur le bord du fleuve, en amont des Trois-Rivières, a souvent protégé cette cité, au printemps, contre les glaces du Saint-Laurent.

gnard, il est doué de toutes les qualités qui font le véritable orateur.

A l'annonce de la nouvelle œuvre du Père Didon une inquiétude s'empara des chrétiens. L'éloquent prédicateur avait confié aux personnes qui l'approchèrent son projet de donner, dans son ouvrage, des gages à la critique rationnelle. On le vit s'enfermer dans les bibliothèques allemandes où, depuis un siècle, on passe les Evangiles au crible fin ; on le vit prendre le chemin de la Palestine, qu'une première fois, et dans les mêmes intentions, M. Renan avait suivi. On se souvint enfin de l'éclat de ses prédications, un certain carême qu'il avait choisi pour thème de ses pieuses instructions, un sacrement qui touche aux plus intimes replis de nos âmes : le mariage. Les ardents charbons d'Israël avaient brûlé ses lèvres ; il s'exprimait avec une enthousiaste chaleur, et sa parole faisait se presser autour de sa chaire des milliers de fidèles, qui ouvraient leur cœur à ses pieds, comme aux pieds de Jésus, Madeleine ouvrit le fragile vase d'albâtre qui contenait les parfums de son repentir. L'Eglise s'effraya du vol de l'aigle. Elle l'envoya en Corse s'humilier dans la solitude et le silence. Cet acte de soumission était un gage de fidélité, et cependant, on se demandait s'il serait parfaitement orthodoxe le livre que le Père Didon méditait, ou s'il marquerait un de ces bruyants divorces qui n'ont jamais été favorables à ceux qui les ont fait prononcer. La *Vie de Jésus* annoncerait-elle au monde chrétien la venue stérile et douloureuse d'un nouveau Père Hyacinthe ? On est à présent fixé.

Le livre que le Père Didon nous apporte, à l'approbation du révérendissime Père Joseph Marie Laroque, maître général des frères prêcheurs ; il porte l'estampille de l'ordre, et les bénédictions de Rome lui font la route. C'est dire que l'œuvre fera peu de bruit et point de scandale. Elle trouvera sa place dans la bibliothèque des lettrés et fera la délectation des âmes pieuses pour lesquelles ce sera une grande joie de lire une vie de Jésus qui vise au charme de celle de M. Renan, sans s'écarter des textes.

Le Père Didon, dans une introduction modérée de forme, essaie de convaincre ses lecteurs qu'il n'a voulu que réconcilier la science et l'Eglise, l'histoire et les révélations du dogme. Il a l'espérance d'avoir montré ses torts à l'exégèse qui méconnaît le caractère testimonial des Evangiles, il assure, qu'en cela enfant de son siècle, il a contrôlé, à la façon des critiques incroyants, les saintes Ecritures et qu'il n'a qu'à proclamer leurs vérités éternelles.

Fils pieux de Saint-Dominique, celui que recouvre le blanc scapulaire pouvait-il sans apostasie tenir un autre langage ? Il écrit dans son introduction d'une grande beauté candide : "L'homme prévenu est indigne d'écrire l'histoire. Il ne sera jamais qu'un faussaire".

S'il fut tenté de résister aux Evangiles—ce qui est le péril des siècles cultivés—il ne succomba point à la tentation.

D'ailleurs, ayant résumé son travail, il avouera que loin de chercher à ramener les événements prodigieux de cette vie sans pareille et la doctrine mêlée à ces événements aux proportions de sa pensée individuelle, il s'est efforcé de s'élever à la hauteur des choses qu'il a racontées et de s'effacer lui-même devant la "Sagesse infinie dont il a reproduit les enseignements".

Cette attitude respectueuse des textes ne déplaira à personne, même aux incroyants.

Le Père Didon ne pouvait s'écarter de cette voie étroite sans mentir au chapelet qui marque la cadence de ses pas aux heures des promenades méditatives dans le cloître silencieux. Le dominicain avant toutes choses devait confesser la foi de l'Eglise. Et c'est bien à son jugement, qu'il répute infailible, qu'il a soumis son livre, approuvant ce qu'elle approuve, rejetant ce qu'elle rejette, se souvenant de cette parole de Jésus à ses disciples : "Qui vous écoute m'écoute ; qui vous méprise me méprise".

En somme, le Jésus Christ dont il peint dans un style sobre et à la fois splendide, la vie symbolique, est celui des Evangiles. Tout ce qu'il concède, c'est une légère erreur sur la date de sa naissance ; puis, encore quelques discordances entre les quatre évangélistes, mais pour proclamer qu'elles ne détruisent en rien l'harmonie qui préside à la rédaction des Livres Saints. L'éloquent dominicain en publiant une façon d'Evangile moderne n'a voulu que dire comme Jean : "Ces choses ont été écrites, pour que vous croyez que Jésus est le Fils de Dieu". Ayant cherché la raison des succès évangéliques, il a découvert que Luc, Matthieu, Jean et Marc ont chacun présenté la vérité sous un jour favorable au milieu où ils prêchaient. C'est l'opportunité de l'accord des Evangiles avec les peuples qu'ils instruisent qui a sans doute amené le P. Didon à écrire une vie de Jésus moins brève qu'au temps des récits oraux, enveloppée de l'atmosphère historique et géographique, dont tout roman aujourd'hui se compose, poussée aux détails, teintée d'une pointe de psychologie, éclairée en ses parties obscures par un jugement d'une modernité palpitante qui se ressent de nos polémiques quotidiennes.

Avouons-nous qu'à cette mise en scène un peu confuse, malgré l'éclat du coloris, la sincérité du paysage, la reconstitution patiente des mœurs juives, nous serions presque tentés de préférer le mystère initial dans sa simplicité naïve et la correction du style des apôtres qui nous le transmettent ? Ce que le Père Didon a voulu faire, c'est un acte de foi en beau langage ; il y est certes parvenu ; il y a de l'émotion et de la grâce dans son livre ; il y a de la ferveur ; mais c'est une défense de Jésus Christ. Elle est inutile.

Ce qu'il faut louer sans réserve, c'est l'esprit de tolérance qui anime le pieux écrivain. Se renfermant dans les limites étroites du dogme, le moine superbe s'attribue cette parole du Christ : "Vous avez reçu gratuitement, vous donnerez pour rien. N'ayez ni or, ni argent, ni aucune monnaie dans vos ceintures, ni sou pour la route, ni deux tuniques, ni chemise, mais seulement des sandales ; ni verge, mais seulement le bâton de voyage ; car à l'ouvrier est due la nourriture."

E. L.

Dans notre prochain numéro, nous donnerons quelques extraits de ce livre.

REMINISCENCE

Après avoir plané pendant quelque temps à la surface du MONDE ILLUSTRE, comme un astre... bien ordinaire, je me suis éclipsée. Pourquoi ? Vous le dirai-je... Probablement parce que cette planète d'un nouveau genre était par trop paisible pour ma constitution nerveuse ou... soyons franche pourtant. Qui a dit : "Caprice de femme est un feu qui dévore." Gresset, si je me rappelle. Il aurait dû y ajouter : "Caprice de femme est un feu qui varie." Et cet aveu contient mon explication.

Il y a dans un coin de ma mémoire un souvenir bien vivace. Ce souvenir, tout plein de fraîcheur, je veux vous le conter.